

LE "CAMARADE" COLLOMB,
LA LOI ASILE ET...
SAINT AUGUSTIN !

Hugues Lethierry (dir.)

Éditions ThoT
Pamphlet

Avertissement | 11

Préface | 13

Introduction | 17

Première partie : Saint Collomb, Augustin et moi | 23

1. Saint Augustin n'est pas un petit saint... | 25

2. ... monsieur Collomb non plus ! | 38

Notes et bibliographie (60)

Deuxième partie : La loi anti-asile | 67

1. Lettre à Gérard | 69

2. Saint Collomb à la Une, cinq Collomb a la haine ! | 75

3. Eux-mêmes comme eux-mêmes | 91

Bibliographie (94)

Troisième partie : « Collombie » | 97

1. Collomb dézadificateur | 99

2. Dérive métropolitaine | 123

Références et bibliographie (132)

Conclusion | 135

Nota Benêt | 140

Postface | 146

Bibliographie (157)



Collomb et l'affaire Benalla.

| Avertissement |

De Collomb à Castaner, même combat violent de normalisation territoriale.

Au premier semestre de 2018, avec la « dézadification » à Notre-Dame-des-Landes par l'intervention policière massive, technicisée (drones) et mécanisée (tanks anti-émeutes), Gérard Collomb a initié, pour un isolat unique, une méthode de réduction des résistances à la logique métropolitaine en marche, alors contre le foyer de résistance à un projet estimé inutile et non-pertinent, malgré son approbation majoritaire dans le département, en juin 2016. Suite à son abandon début 2018, la normalisation foncière vient d'ailleurs d'aboutir en fin d'année, avec le rachat à Vinci de l'essentiel des terres agricoles concernées par le département de Loire-Atlantique¹.

Certes Collomb a-t-il démissionné entre-temps, mais sa méthode perdure et s'étend. Castaner cherche désormais à l'appliquer à la répression non seulement des Gilets jaunes aux ronds-points du périurbain, mais à tous les mouvements sociaux, aux retraités, aux lycéens, aux migrants et à leurs soutiens. La France périphérique populaire du périurbain,

1. Voir mon chapitre : « Collomb dézadificateur », p. 99.

s'est mise spectaculairement en mouvement au cours des dernières semaines de l'année. À partir d'une colère initiale contre les taxes sur les carburants, la contestation non seulement diversifie cette fois ses revendications, mais également multiplie ses pôles de fixation. Des ronds-points elle passe, au fil d'actes successifs, aux lieux centraux symboliques, les Champs-Élysées et Versailles, et se démultiplie jusque dans les métropoles régionales, voire les villes moyennes. Les méthodes policières de la « dézadification » mises en œuvre par Collomb ne peuvent cependant pas s'étendre à l'échelle de tout le territoire. Elles se caractérisent surtout par une brutalisation accentuée de leurs actions.

Par ailleurs, le pouvoir aux abois tente de freiner la montée en puissance de sa contestation, en essayant de l'étaler à travers un débat décentralisé annoncé pour le prochain premier trimestre de 2019. Pas sûr que cela suffise à reconstruire un consensus territorial par défaut, qui vient de se déchirer si profondément sous nos yeux, en révélant la vigueur d'une « conflictualité spatiale » jadis pointée par Henri Lefebvre, brisant ainsi un trop long « silence des usagers ». Le Droit à la ville a muté en droit au périurbain. Les projets de « métropolisation heureuse », suivant le modèle contesté de Lyon, annexant l'ensemble des départements métropolisés, semblent bien compromis. La consultation à venir pourrait d'ailleurs le confirmer, pour peu que les citoyens veuillent et sachent s'en emparer.

Jean-Yves Martin

| Préface |

C'est un libelle original qui nous est proposé ici. À la fois très drôle vu l'humour ou l'ironie (vantée politiquement par Proudhon !) de ses rédacteurs dans leurs angles d'attaque comme dans leur écriture où fourmillent des jeux de mots ou des calembours à qui mieux mieux, mais aussi très sérieux par son objet : il s'agit de dénoncer la façon dont Gérard Collomb, notre ministre de l'Intérieur (et parfois de l'extérieur ici !) s'est comporté au Parlement à l'occasion d'un débat sur l'accueil des migrants. Il s'est permis, suite à un pari avec Édouard Philippe qui le mettait au défi de citer spontanément saint Augustin dans cette enceinte, bouteille de vin à la clef, de le citer effectivement en reprenant une formule latine de celui-ci, soulevant les rires des députés LREM. J'y vois quant à moi trois occasions de m'indigner, mais à ma manière, moins drôle si l'on veut.



D'abord il y a ce pari lui-même dans le cadre d'un débat grave,

**QUAND GERARD COLLOMB BOIT,
LES MIGRANTS TRINQUENT!**

sinon poignant, sur les choix à faire pour recevoir les migrants. Est-ce bien sérieux que de se livrer à cette fanfaronnade qu'était ce pari, de vanter la qualité du vin promis au gagnant et d'introduire une séquence comique dans cette discussion publique ? Il y eut là une légèreté qui ne fait pas honneur à la République macronienne ni à la République tout court !

Ensuite, il y a aussi le ridicule (qui heureusement ne tue pas) de vouloir s'adosser à une autorité intellectuelle comme saint Augustin pour illustrer habilement, sinon hypocritement, une position politique qui touchait à l'humanisme et, surtout, lui donner une autorité philosophique qu'elle n'avait pas par elle-même chez Collomb. Il y a là une instrumentalisation politicienne de la philosophie, fût-elle théologique, qui ne peut que choquer le citoyen, de base ou pas. Pourquoi, au surplus, ce « latinisme », surfait et ostentatoire, pour habiller une politique concrète éminemment critiquable, qui doit pouvoir s'exprimer directement et sans apprêts ? Mais le livre indique bien qu'il y a là un tic dans le rapport au langage de Macron et de ceux qui le suivent : modifier le vocabulaire en recourant tout spécialement aux anglicismes pour mieux embrouiller les questions et le fond des réponses que la politique gouvernementale leur donne.

Enfin, il y a ce fait curieux que Hugues Lethierry a bien remarqué et éventé : Collomb a mal traduit la citation de saint Augustin, la déformant dans un sens qui n'est en rien

anodin mais, au contraire, pour ceux qui savent décrypter ce qui équivaut à un lapsus, est significatif de quelque chose chez Collomb et de ses acolytes. Précisons. Saint Augustin, pris dans son angoisse existentielle après une jeunesse folle et désordonnée qu'il raconte dans ses *Confessions*, dit : « Je ne savais *quoi* aimer », ce que Collomb traduit par « Je ne savais *qui* aimer » (souligné par moi dans les deux cas). Or on voit bien, et sans faire de la surinterprétation, ce qui est en jeu ou fait question ici. Alors qu'il s'agit de savoir comment et dans quelle proportion accueillir les migrants, son propos semble signifier que l'on pourrait choisir qui accueillir, ce qui contredit l'impératif d'amour universel que saint Augustin formule par ailleurs, dans une perspective chrétienne. La transposition politique s'ensuit, fût-elle implicite ou suggérée : on ne saurait accueillir tout le monde, puisqu'il s'agit de savoir *qui* on aime et donc *qui* on accueille. La politique migratoire restrictive du gouvernement français, avec ses conditions souvent inhumaines et donc difficilement acceptables, en sort en quelque sorte justifiée par une affirmation de saint Augustin mal traduite, où l'amour de l'humain cesse d'être clairement universel ! On voit combien on peut instrumentaliser un auteur de la tradition philosophique, catholique au surplus, pour légitimer les défauts d'une politique moralement condamnable.

Le livre ne s'en tient pas là et je conseille au lecteur d'être attentif à tout ce qui se dit sur la politique générale

du gouvernement de Macron dans de nombreux domaines sociaux, où le souci concret de l'humain est aujourd'hui bafoué comme jamais il ne l'a été depuis longtemps, en l'occurrence depuis l'héritage socialiste ou communiste, peu importe, du xx^e siècle. Cela est exprimé sous une forme formidablement amusante (où l'on voit Collomb, par exemple, intervenir dans des jeux de rôle imaginaires et irrésistibles), mais qui n'enlève rien à la gravité de l'accusation de sa politique et de celle de son gouvernement dans de nombreux domaines. Sauf que cela est fait, j'insiste sur ce point, dans un style satirique qui rend cette accusation d'autant plus accessible et convaincante. Quel plaisir littéraire et, hélas, politique ! On aimerait bien ne pas avoir à en rire.

Yvon Quiniou



| Introduction |

- *Captatio benevolentiae*.

« *Rem tene, verba sequentur* » écrit Cicéron, je tiens la chose, les mots vont suivre.

Scrutant « les vastes palais de la mémoire » (pour reprendre l'expression des *Confessions*¹), je me rappelai certains cours de Jean Guitton à la Sorbonne au début des années soixante, citant saint Augustin au sujet de l'amour (thème qui fit l'objet de l'un de ses ouvrages) et montrant les relations de celui-ci avec les néo-platoniciens, en particulier Plotin, l'auteur des *Ennéades*.

Et je me mis à relire *Les Confessions* après avoir entendu Collomb les citer en latin, provoquant un rire incongru des proches du ministre, transformés pour l'occasion en vieux adolescents turbulents, au visage ingrat, à l'ignorance crasse et au cynisme anti-intellectuel enfin affiché au grand jour.

Mon intérêt pour ce livre m'est venu de l'admiration que j'avais pour les ouvrages écrits « à chaud », au cœur de l'événement, comme par exemple, en pédagogie, *L'Université en*

1. *Les Confessions*, livre X, chapitre VIII, p. 12-15. Cette citation de saint Augustin et les suivantes sont extraites de l'ouvrage *Les Confessions*, Garnier-Flammarion, 1987.

transe de Patrick Boumard (après le mouvement contre la réforme Devaquet). Ou encore, dans le domaine socio-politique, *L'Irruption de Nanterre au sommet* de Henri Lefebvre. Et d'abord *Le 18 brumaire de Napoléon Bonaparte* de Marx.

Et bien sûr de la question des migrants à laquelle des élèves (dès les années soixante-dix) m'avaient appris à m'intéresser. Car on apprend des « apprenants ».

Je commençai par un court article dans *Politis* puis je m'enhardis, voyant, dans les réactions à mes interventions, l'intérêt porté à la question. Puis saisissant le *kairos* (le moment opportun, l'occasion¹), je me jetai à l'eau.

Dans la rhétorique classique on appelait « *captatio benevolentiae* » la partie initiale du discours destinée à attirer l'attention, la curiosité, l'amitié du lecteur ou de l'auditeur. C'est notre but dans cette page.

Il va de soi que (contrairement à d'autres qui le citent en latin !) nous ne nous prétendons pas spécialistes, encore moins propriétaires du philosophe africain. Et que, d'autre part, des aspects importants du « collombisme » ne sont pas traités dans ce court pamphlet.

Comme on disait naguère – nous étions petits à l'époque –, « ce n'est qu'un début ». Fichage et flicage ne sont pas les deux seules mamelles de Collomb : la réalité dépasse l'affliction.

1. Cf. Jankélévitch Vladimir, *La manière et l'occasion*.

Le livre est plus dans l'ironie que dans le « sarcasme », du grec *sarkazein*, mordre dans la chair. Il critique moins *l'homo collombus* que le chauvinisme rance. Il n'est pas *ad hominem*.

L'ouvrage qui suit contient trois parties. Il s'agit d'abord de comparer les « théologies politiques » (!) de « ceint »¹ Collomb et saint Augustin. Puis de s'en prendre à la loi « anti-accueil », véritable *casus belli, sui generis*. Enfin, de passer la « Collombie » en revue, en s'arrêtant du côté de Notre-Dame-des-Landes puis du Grand Lyon, si cher à notre ex-ministre.

- *La plume et l'épée.*

À partir de 1830, la plume de fer se substitue à la plume d'oie. Antoine Compagnon² y voit le symbole de l'alliance de l'épée et de l'écriture-pamphlet, conçue comme « sport de combat » (pour employer l'expression de Bourdieu à propos de la sociologie).



© Duck

1. Au sens de « fermé ».

2. Dans son cours au Collège de France du 9 janvier 2018.

Paul-Louis Courier, sous la Restauration, fut l'inventeur du pamphlet, le premier soldat des lettres. Il mourra assassiné. Armand Carrel mourra aussi de mort violente, en duel ! Espérons qu'une telle aventure ne nous arrivera pas à cause de ce modeste libelle.

Antoine Compagnon cite les « fielleux », ces « teigneux » de la littérature, dans son « tableau d'honneur » des combattants des lettres, portraiturés par Sainte Beuve dans « l'Arsenal de vengeance » que sont ses *Cahiers*, véritable poison, délayé à longueur de pages par ce grognard grognon avec son « philosophique éloignement des hauts grades ».

Le présent pamphlet n'est animé par aucun ressentiment. Mais il tente, à son niveau, de redonner de l'entrain et de la joie à la défense d'une cause. Il défend un philosophe du iv^e-v^e siècle contre la récupération/appropriation/déformation qui en est faite aujourd'hui par un politicien du xxi^e siècle.

Interpellés, interloqués par cette grossière manipulation d'un penseur, nous réagissons. Les deux premiers chapitres se situent donc sur le « front » philosophique. Il nous a paru, en effet, qu'on ne pouvait utiliser des textes passés à des fins partisans qui n'ont rien à voir avec les intentions initiales de l'auteur. Sauf à remuer dans sa tombe, le penseur berbère n'en peut mais. Que ce modeste livre soit voué au respect de notre héritage, c'est ce dont le lecteur nous saura gré, espérons-le.